

Martin Winckler

En souvenir d'André

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Commencez juste avant la fin.

Kurt Vonnegut

« Il y a toujours une petite histoire enchâssée dans la grande.

Une histoire qu'on transmet à quelqu'un d'autre.

Au moment du départ, l'assistant devient ce quelqu'un d'autre. Il l'incarne, il lui donne vie. Il reçoit, il écoute, il ne dit rien, il n'intervient pas, il ne fait pas d'analyse sauvage ou d'interprétation intempestive, il écoute, il ne dit rien, il reçoit, il est là.

Et, lorsque l'histoire s'achève avec le dernier souffle, il l'emporte et la garde, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'autre à qui la remettre. »

Emmanuel Zacks, *En souvenir d'André*

D'abord, l'officier d'état civil a examiné tes papiers d'identité et constaté que ton nom, ta date de naissance et ton numéro matricule sont identiques à ceux qu'indique le document officiel. Puis il a consulté le dossier administratif attestant que le patient a bien subi – j'utilise le mot à dessein – son entretien psychiatrique. Que l'expert y affirme son bon équilibre mental et souligne l'absence de signes de dépression. Que la maladie est incurable et que, quoique bénéficiant de soins palliatifs de qualité, le patient a exprimé sa demande auprès de trois médecins différents, à trois semaines d'intervalle, comme la loi l'exige. Et que tous ont donné leur accord.

Une fois ces précautions prises, il t'a permis de lire le dossier. C'est un document médical anonyme, un peu technique : il retrace l'itinéraire du patient depuis les premiers

symptômes, passe en revue les examens diagnostiques, les choix thérapeutiques effectués en conformité avec l'état des connaissances, la longue phase de rémission de cinq ans, les deux récidives et leurs traitements – manifestement efficaces puisqu'ils lui ont valu, respectivement, quatre ans et vingt-sept mois supplémentaires de répit. Pour en arriver à la rechute survenue il y a neuf mois, avec la découverte de lésions disséminées dans plusieurs organes vitaux, parmi lesquels le foie, les deux poumons, la colonne vertébrale et, possiblement – mais il a refusé l'examen qui aurait permis de le confirmer – le cerveau. Tu as lu tout cela avec curiosité et le malaise qu'on éprouve en découvrant des secrets qui ne nous appartiennent pas. Mais c'est la règle : que tu décides ou non de prendre contact, tu dois le faire en connaissance de cause.

Ton imagination s'envole. C'est comme ça, tu n'y peux rien, tu as besoin de remplir le vide et de le peupler de figures en trois dimensions, même floues. Comme d'autres l'auraient fait à ta place, tu t'es préparé à rencontrer une épave, un corps humain replié de douleur, amaigri par la maladie, déformé par les interventions qui lui ont retiré un organe par-ci, un organe par-là, et cloué au fauteuil ou au lit, bardé de tuyaux divers et variés.

Mais tu fais erreur. La maladie n'a pas dévoré un organe vital, elle a pris naissance dans une multitude de

localisations et le patient a été traité par chimiothérapie, non par la chirurgie. Jusqu'à sa rechute, il y a quelques semaines, il était parfaitement valide. Selon les dernières observations – effectuées juste avant qu'on te communique le dossier –, il était en parfaite possession de ses moyens intellectuels. Certes, il est âgé – soixante-dix-sept ans –, mais au jour d'aujourd'hui, vu le nombre et l'état des centenaires, les moins de quatre-vingts ans sont souvent de première jeunesse.

Enfin, le dossier t'a appris que le patient est médecin.

Tu as refermé le dossier et tu as hoché la tête.

Après t'avoir fait signer le document légal, l'officier d'état civil t'a remis la lettre.

Tu l'as tournée entre tes doigts avec une certaine émotion. Tu as attendu d'avoir quitté le bâtiment pour aller t'asseoir sur un banc, non loin de ton véhicule. Et là, tu l'as ouverte.

Tu l'as lue plusieurs fois, afin de t'assurer que tu comprenais bien. Et tu as bientôt senti la feuille couverte de quelques lignes manuscrites prendre toute sa gravité.

Tu t'es demandé brièvement ce qui l'avait poussé à te choisir, toi.

Tu as remis la lettre dans l'enveloppe et tu l'as appelé.

★

Tandis que tu diriges ton véhicule vers l'adresse qu'il t'a indiquée, ton esprit vagabonde une nouvelle fois.

S'il n'est pas prostré dans son lit, va-t-il t'accueillir assis bien droit dans un fauteuil de pierre tel un Moïse moderne? Va-t-il, à ton entrée, abandonner sa lecture pour lever vers toi son front auréolé de lumière?

La réalité résiste à tes fictions. Tu ne t'attendais pas à cette maison en bois, d'aspect anodin, juchée sur un demi-sous-sol.

La peinture est écaillée. Sur la galerie, à l'ombre, deux sièges en osier sont placés côte à côte. Alors que tu t'apprêtes à frapper ou sonner – tu n'as pas encore décidé –, un chat noir surgi de nulle part vient se frotter contre tes tibias. Il a le poil court, une tache blanche sur l'œil gauche, et porte une petite clochette sur son collier. Avant que tu aies pu te pencher vers lui, il disparaît.

Tu sonnes.

★

La porte s'ouvre sur un homme âgé, amaigri, vouûté, vêtu d'un vêtement d'une autre époque, une vieille salopette rayée à bretelles et tablier, aux couleurs passées, au tissu élimé. Son torse enveloppé d'une chemise grise te fait penser à un menuisier qui n'aurait pas voulu prendre

sa retraite ; ses jambes flottant dans le bas de la salopette évoquent – tu n'aimes pas cette image mais elle te vient tout de même – la silhouette d'un déporté du siècle dernier.

Il a les cheveux blancs, il est rasé de frais.

Il te sourit, te fait entrer, t'invite à poser ton manteau, te propose un café – il vient d'en faire. Ou alors, un thé ? Il peut en faire pour toi.

Tu hésites, tu sens qu'il veut te mettre à l'aise. Tu dis oui au café.

Tu ne sais pas quoi dire. C'est ta première fois. Ce sera peut-être la seule. Tu brûles de lui demander pourquoi il a fait appel à toi, mais tu as lu dans le guide que cela ne se fait pas. Tu n'es pas là pour l'interroger sur ses motifs. C'est à lui de décider la nature de cette rencontre et, en signant le document officiel, tu as accepté ses conditions.

Tu n'as pas peur, mais tu t'inquiètes un peu, tout de même. As-tu bien fait d'accepter cette mission ?

Certes, tu accomplis là un acte civique auquel beaucoup de citoyens de ton âge, aujourd'hui, se portent volontaires. Mais seras-tu à la hauteur de l'expérience ? Tu n'en es pas tout à fait sûr.

Ton hôte, lui, n'a pas du tout l'air inquiet. Ni pressé. On dirait qu'il t'attendait comme un visiteur familial venu passer un moment avec lui. Tu pensais qu'il te donnerait rendez-vous à la nuit tombante et, puisqu'on est à la fin

du mois de juin, que tu ne lui rendrais visite qu'après le souper. Mais il t'a fait venir à deux heures de l'après-midi en ajoutant, avec un petit rire : « J'ai beaucoup de choses à vous raconter. »

La pièce dans laquelle il te fait entrer est un salon tout en longueur, meublé à l'ancienne, à l'avant de la maison. Près de la fenêtre donnant sur la rue, un fauteuil relax. De l'autre côté de la pièce, un canapé tendu d'un plaid tricoté à la main. Sur la table basse, un album de photographies comme tu n'en as vu que chez tes grands-parents adoptifs.

Ton hôte t'invite à t'asseoir et disparaît dans la cuisine. Il revient bientôt, deux bocks fumants à la main. Il refuse que tu saisisses celui qu'il te destine – « Non, non, c'est très chaud, attendez un peu qu'il refroidisse! » – et le pose devant toi sur la table basse, près de l'album de photos.

Puis, l'autre bock à la main, il traverse la pièce en boitant et s'installe prestement dans le fauteuil relax, sans renverser une goutte.

Il boit une gorgée et te regarde.

« On y va? »

Je voulais aider mon père à mourir.

À première vue, allongé dans le lit, son gros corps simplement recouvert d'un drap blanc c'était l'homme que j'allais réveiller, enfant, le dimanche en milieu de matinée. Je venais de descendre prendre mon petit déjeuner et ma mère, tablier autour de la taille, pétrissait de la pâte pour faire des petits pains. Elle regardait le réveil posé au sommet du réfrigérateur et disait : « Il est presque dix heures, il faudrait aller réveiller ton père. »

J'aimais entrer dans la chambre, sentir l'odeur un peu épaisse de sa nuit finissante, sourire en voyant son ombre étendue sous le drap – elle me faisait penser à l'éléphant dans un chapeau que Saint-Exupéry

dessine au Petit Prince. J'aimais m'approcher de lui, poser la main sur son épaule, un baiser sur sa joue, murmurer – le plus bas possible pour le réveiller le plus doucement possible – *Papa, il est presque dix heures*, le sentir tressaillir, soupirer profondément, l'entendre répondre *Déjà ? Ah, dommage* (un autre soupir). *Bon, ça va, mon p'tit chat je me lève, je me lève*, d'une voix plus qu'endormie, fatigué de sa nuit pourtant longue – il se couchait rarement après onze heures. J'aimais le voir se redresser sur le lit, s'asseoir au bord en tirant sur le drap pour couvrir ses cuisses nues, rester assis là, avachi, somnolent, après avoir dormi pas assez ou pas bien mais jamais en colère que je l'aie tiré du sommeil.

Mais là, il n'était plus question de le réveiller, je pouvais murmurer ou hurler à tue-tête, ça n'allait rien changer, ni mes mots ni mes cris ne seraient suffisants pour le mettre debout, on lui avait foré le crâne pour en faire sortir un esprit maléfique qui ne s'y trouvait pas et il n'avait pratiquement pas parlé depuis, sinon par monosyllabes, pour nous envoyer chier, tous autant qu'on était, moi le premier – *mon p'tit chat, mon fils chéri*, tout ça ne comptait plus.

Ça faisait un mois qu'il gisait dans le lit de réanimation, d'abord étendu, après la chirurgie, le crâne emmailloté tout comme vingt ans plus tôt, par une nuit de grand froid, lorsque ma mère l'avait trouvé assis dans l'escalier de la cave, un livre à la main, face à la chaudière redémarrée à grand-peine – comme si le simple fait de camper là et de la surveiller d'un œil mauvais pouvait la dissuader de retomber en panne. Mais dehors il faisait polaire, sa femme et son fils dormaient à l'étage et il n'était pas question qu'il les laisse mourir de froid, alors la foutue chaudière n'avait qu'à bien se tenir, sinon.

Et puis les bandages avaient été retirés, et j'avais pu voir le pansement, le tuyau sortant de son crâne chauve et fixé par des sparadraps derrière son oreille, courant le long de son cou et s'enfonçant sous un nouveau pansement quelque part au creux de la clavicule, détournant le liquide translucide de sa tête dans je ne sais quelle grosse veine.

Plus tard, on l'avait installé dans un fauteuil aux bras en plastique fendillés et aux chromes piquetés de rouille, un fauteuil percé dont l'aide-soignante retirait périodiquement le bassin glissé sous ses fesses pour aller le vider, laissant là l'odeur composite d'urine et

de merde qui, dans la salle commune où gisaient une douzaine de malheureux, l'emportait toujours sur les vapeurs d'alcool et de produits chimiques.

Non, il n'était pas seul.

Je vois d'autres lits, d'autres corps allongés.

Je les entends.

C'est toujours là.

Le fauteuil troué, ça n'a pas duré. Quelques jours, à tout casser. Et tant mieux, car j'avais peur d'aller le voir, alors. Avant, lorsqu'il était encore couché, il ne parlait pas, il avait les yeux fermés, je pouvais lui prendre la main, la serrer et sentir la pression de ses doigts en réponse, je pouvais lui parler, comme quand j'étais enfant, et m'imaginer qu'il allait se redresser et s'asseoir. Mais assis sur la chaise trouée, il était terrifiant et son regard hostile – un œil braqué, l'autre en fuite – me reprochait, à moi, de garder la chaudière de sa vie en marche.

Et puis, un jour, quand je suis arrivé, de nouveau il était couché, on ne l'asseyait plus sur la chaise, il faisait de la fièvre – les poumons des vieux ça ne respire pas bien, ça ne se vide pas bien, ça prend le bouillon et les bacilles s'en donnent à cœur joie – et comme il

respirait difficilement de nouveau on l'avait intubé et ses yeux étaient fermés.

Il ne les a pas rouverts.

Il ne me faisait plus peur.

J'avais seulement peur qu'il parte et je savais qu'il partirait.

Je savais qu'il était parti.

J'étais désespéré en pensant qu'il ne reviendrait plus.

Un matin, un autre, pas longtemps après, j'avais voyagé longtemps dans un train surchargé de retours de vacances ou de départs en faculté, il était droit comme un gisant sous le drap blanc, je me souviens avoir pensé : *Ce n'est pas lui. Il dormait toujours le bras replié la main glissée sous l'oreiller*, mais quand je me suis approché comme chaque fois pour poser un baiser sur son front, j'ai vu son visage maculé de sang, sa narine tuméfiée.

On avait essayé de lui passer un tuyau de gavage par le nez.

Il ne s'était pas laissé faire.

J'ai senti la colère monter en moi et je suis allé demander ce qu'on lui avait fait, j'avais envie de frapper.

La réanimatrice m'a dit qu'ils le laissent se reposer, mais qu'ils allaient recommencer.

J'ai dit : laissez-le tranquille. Il a soixante-dix ans. Il est hémiparétique à cause de l'intervention. Il a une pneumonie. Vous pensez vraiment que vous allez le remettre en état? Vous voulez vraiment le maintenir comme ça indéfiniment avec des tuyaux dans les bras et un autre dans l'œsophage?

Vous trouvez ça digne, vous, de lui coller ce spaghetti en latex dans le nez sans rien lui dire, sans rien lui demander, de vous y mettre à trois ou quatre pour le tenir et, quand vous voyez qu'il n'en veut pas, de le planter là sans essuyer le sang de son visage jusqu'à ce que sa femme ou son enfant débarquent avec leur espoir de le voir mieux et le découvrent ligoté comme un passant qu'on vient d'attaquer dans une ruelle sombre?

Vous appelez ça *soigner*?

Laissez-le tranquille!

Elle m'a regardé, m'a fait un sourire maternel.

« Je vais réfléchir à ce que vous venez de me dire. »

Je l'aurais tuée de mes mains.

Je me suis vu lui sauter dessus, l'étrangler, lui taper la tête contre le mur jusqu'à ce qu'elle devienne

violette. Dans son bureau fermé, personne ne m'aurait arrêté.

Comment pouvait-elle lui faire ça, à lui?

Comment pouvait-elle nous faire ça, à nous?

Comment pouvait-elle me faire ça, à moi?

Il avait dit : *Je ne les laisserai pas m'ouvrir le crâne*, et puis finalement il s'était laissé faire. Ma mère ne voulait pas le voir mourir et moi non plus.

Et voilà le résultat.

Je suis retourné près de lui, et son visage était toujours couvert de sang.

Personne ne l'avait nettoyé.

Pas même moi dans ma colère.

J'ai pris des compresses et de l'eau et je l'ai lavé. J'ai posé délicatement des gouttes sur ses lèvres et il a bu et hoché la tête doucement. Il a levé la main mais on l'avait entravé. Je l'ai détaché et il l'a passée sur son front, pour se gratter doucement les sourcils comme il faisait dans son demi-sommeil, le dimanche, au réveil. Une infirmière est arrivée, empressée, une bassine d'eau et un gant de toilette à la main, et quand elle m'a vu, elle s'est excusée : *Je m'en occupe*, mais je ne l'ai pas laissée faire.

C'était aux médecins maltraitants de le nettoyer, pas à elle.

Et puis c'était mon père, pas le sien.

C'est à ce moment-là que j'ai pris la décision.

C'était ce qu'il voulait.

Il avait dit : *Ne me laisse pas crever à petit feu.*

C'était simple. Je savais quoi faire.

Je ne suis pas parti à la fin des deux heures de visite autorisées. Personne n'a osé me dire quoi que ce soit. Tout le monde savait que j'étais en colère. Tout le monde a pensé : vaut mieux pas l'énerver plus qu'il n'est, ce type-là est médecin, son père est médecin, le chirurgien qui l'a opéré est plus ou moins leur cousin, c'est une affaire de famille, on est dimanche, rien ne presse, son tuyau de gavage sera posé demain, de toute manière avec ses cent kilos il ne mourra pas de faim.

Je suis resté près de mon père, guettant son souffle, ses moindres gestes. Je ne voulais pas qu'il passe une seconde seul.

Du coin de l'œil, je surveillais le chariot de l'infirmière, calé dans un coin de la chambre.

Le soir, l'équipe était une peau de chagrin.

Un résident pour tout l'hôpital. Une infirmière pour soixante lits. Deux aides-soignantes pour trois étages. Comme si la nuit personne n'avait soif ou peur ou envie de parler ou mal au bras, au ventre, au sexe transpercé par la sonde urinaire, aux fesses souillées par la diarrhée.

Je savais dans quel tiroir chercher.

Deux ampoules, une seringue, une injection de plus dans la tubulure, personne n'en saurait rien.

Je me suis penché sur lui et je lui ai pris la main.

Je ne les laisserai pas te maltraiter. Je ne t'abandonnerai pas.

J'aurais aimé qu'il me réponde, qu'il me parle encore comme il l'avait fait pendant longtemps.

J'aurais aimé qu'il lève la main une nouvelle fois, la pose sur ma tête, Isaac aveugle bénissant Jacob sans entourloupe ni trahison, pour une bonne raison cette fois-ci.

J'aurais aimé qu'il me fasse signe.